

Denis Darzacq, ou les héros du quotidien

« Tous les mouvements naturels de l'âme sont régis par les lois analogues à celles de la pesanteur matérielle. La grâce seule fait exception. »¹

Photographier des corps mouvants dans leur plus grande immobilité, saisie au vol, telle est la pratique photographique de Denis Darzacq avec les séries « Hyper » (2007-2009) et « La chute » (2005-2006). A la suite des émeutes de 2005, dans les banlieues parisiennes, Darzacq a commencé à photographier des danseurs dans un espace qui n'est pas habituellement celui d'une représentation mise en scène, mais plutôt celui d'une scène du quotidien : la rue.

Les décors sont communs, minéraux, de teintes grises, et très géométriques. Simple mur en béton, macadam, passages piétons et autres signes de l'urbanisme sont utilisés comme décor, sorte de « recherche identitaire des signes du commun ». Les danseurs deviennent des passants, des habitants de ces quartiers. Ils sautent et font de leur performance physique un objet de malaise. A côté de l'ordre des choses, du système naturel des objets, c'est en tant qu'individus individualisés qu'ils sont considérés pour représenter le malaise sociétal, à travers des postures antinaturelles – et sans but – voire absurdes, dans lesquelles ces corps abstraits sont comme figés dans un espace concret.

Les corps s'élèvent, sont en apesanteur. La portée politique de ces images est mise en exergue par le décalage entre ces corps qui ont dépassé le stade du corps dansant pour celui du corps croyant. Investi dans sa globalité pour être tout à l'opposé du contexte dans lequel il évolue et se meut. Ce corps, aux aspects malléables, réifié, sorte d'égérie de la contestation contemporaine de la société de consommation, lie le sujet à son environnement. Ce rapport n'est pas uniquement à la base de la sensation de malaise et de critique : les couleurs éclatantes superfétatoires, l'ordre raisonné, l'accumulation des objets et l'espace contraint du supermarché ne peuvent formellement pas mettre le regardeur dans une position de quiétude.

Le rapport du corps en élévation et de son immobilité est intrinsèquement opposé à ce que l'on pourrait considérer comme l'ordre des choses. En effet, le corps qui saute est dans une dynamique, se déplace dans l'espace, qu'il soit horizontal ou vertical. En déjouant les règles physiques de la gravité, grâce aux techniques de la photographie, Darzacq installe ces sujets-corps dans une position de héros du quotidien. Ces photos ne sont ni truquées, ni retouchées et l'élancement des corps les capte « indifférents à leur propre chute »², messagers du malaise contemporain. La beauté des positions corporelles, chorégraphiées, qui semblent hors de tout contrôle, sont entre le décollage et la chute, sans que l'on sache si ces corps vont retomber sans se heurter. Mais le corps social disparaît au profit du message spirituel que le photographe suggère. La pesanteur des corps symbolisant les conflits sociaux est magnifiée par la légèreté de leur envol, l'espoir et leur grâce, comme élévation spirituelle.

Léonor MATET

Denis Darzacq est né en 1961 à Paris.

¹ WEIL Simone, *La pesanteur et la grâce*, édition Plon, collection Agora, Paris, 1988, p.41

² *Denis Darzacq Hyper*, www.actuphoto.com, 8/07/2009

il vit et travaille à Paris.